De l'homogénéité des formes verbales à l'indicatif comme phénomène constitutif de la structure narrative

Jean-Guy Gouttebroze

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/10175>

DOI : 10.4000/narratologie.10175

ISSN : 1765-307X

Éditeur

LIRCES

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 39-51

ISBN : 2914561032

ISSN : 0993-8516

Référence électronique

Jean-Guy Gouttebroze, « De l'homogénéité des formes verbales à l'indicatif comme phénomène constitutif de la structure narrative », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 10.2 | 2001, mis en ligne le 01 janvier 2001, consulté le 11 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/10175> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/narratologie.10175>

DE L'HOMOGENÉITÉ DES FORMES VERBALES À L'INDICATIF COMME PHÉNOMÈNE CONSTITUTIF DE LA STRUCTURE NARRATIVE

Jean-Guy GOUTTEBROZE
Université de Nice-Sophia Antipolis

« Afin qu'une certaine phrase puisse affirmer un certain fait, quelle que soit la construction du langage, il doit y avoir quelque chose de commun entre la structure d'une phrase et la structure du fait. » (Bertrand Russell)

Compte tenu des impératifs qui ont conditionné la présentation d'une communication limitée dans le temps, nous avons opté de nous intéresser uniquement aux manifestations de la temporalité verbale qui se développent à l'intérieur d'une perspective objective de narration ; c'est-à-dire aux manifestations narratives qui relèvent de l'emploi de l'indicatif.

De telles considérations ne sauraient préjuger du comportement spécifique que peuvent avoir, dans la perspective envisagée de narration, les formes du paradigme verbal qui expriment la virtualité – dans le système français, conditionnel, subjonctif, impératif – ou l'abstraction temporelle – toujours dans le système français, participe et infinitif. La visée du propos, à plus forte raison, n'aborde pas le problème de l'accumulation nominale.

Toutefois, comme l'expérience est le fondement de la modalité, il s'impose qu'une intervention qui porte sur l'emploi de l'indicatif dans une structure de récit, c'est-à-dire sur le mode qui exprime la réalité objective ou l'actualisation, couvre la partie la plus étendue du phénomène et le saisit dans son développement le plus achevé et le plus complet. C'est à ce niveau, en effet, que se constitue l'union la plus significative des mots et des faits.

Signalons enfin que nous donnons au terme de narration, donc à l'émission de la voix narrative, le sens précis et restreint d'établissement d'une structure d'énonciation qui, ayant sa temporalité propre, se déroule de façon autonome dans une perspective distanciée par rapport au narrateur, qui peut ou non manifester sa présence.

Il y a maintenant plus de quarante ans qu'Émile Benveniste a posé les bases du problème qui nous intéresse ici. Voulant aller au-delà des principes qui régissent l'organisation du paradigme verbal français, il a mis en valeur l'activité de deux perspectives linguistiques structurantes : le discours et la narration. Nous disons dans l'ordre discours et narration, en établissant une hiérarchie – la narration étant, pour nous, une émanation du discours ; E. Benveniste privilégie l'énonciation historique ou narrative qu'il place au premier plan par rapport au discours. En fait, les deux conceptions ne sont pas irréductibles, comme nous aurons l'occasion de le voir en conclusion : la première relève d'une approche énonciative du phénomène, la seconde d'une approche formaliste.

Reprenons les données exactes de la pensée d'E. Benveniste :

« Les temps d'un verbe français ne s'emploient pas comme les membres d'un système unique, ils se distribuent en deux systèmes distincts et complémentaires. Chacun d'eux ne comprend qu'une partie des temps du verbe ; tous les deux sont en usage concurrent et demeurent disponibles pour chaque locuteur. Ces deux systèmes manifestent deux plans d'énonciation différents, que nous distinguons comme celui de l'histoire et celui du discours. »¹

Examinant le système du verbe français, tant du point de vue de la langue que de la parole, E. Benveniste trouve dans le passé simple ou défini, qu'il propose d'ailleurs d'appeler aoriste, le temps même de la structure d'énonciation historique. Employé à la troisième personne, créant une distance

¹ E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, 1966, p. 238.

d'énonciation entre le narrateur et les événements rapportés, suivant logiquement une forme d'aoriste et en appelant une autre, ce temps exprime, dans le passé, une réalité objective et distanciée :

« Les événements sont posés comme ils se sont produits à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire. Personne ne parle ici ; les événements semblent se raconter eux-mêmes. Le temps fondamental est l'aoriste qui est le temps de l'événement hors de la personne du narrateur. »²

A titre d'exemple, E. Benveniste cite un passage de Balzac, tiré de *Gambara* :

« Après un tour de galerie, le jeune homme regarda tour à tour le ciel et sa montre, fit un geste d'impatience, entra dans un bureau de tabac, y alluma un cigare, se posa devant une glace, et jeta un regard sur son costume... »³

Ainsi E. Benveniste est-il amené à poser l'existence de deux systèmes d'énonciation : le système historique et le discours.

Le système historique relate des faits passés, donc avérés ou considérés comme tels. Ce système repose sur la troisième personne et a, comme temps spécifique, l'aoriste. L'emploi de cette structure relèvera avant tout de l'écrit :

« Dans l'énonciation historique, sont admis (en forme de troisième personne) l'aoriste, l'imparfait, le plus-que-parfait et le prospectif ; sont exclus le présent, le parfait, le futur (simple et composé). »

En regard :

« Dans l'énonciation de discours, sont admis tous les temps à toutes les formes, est exclu l'aoriste (simple et composé). »⁴

² *Ibid.*, p. 241.

³ *Ibid.*, p. 241. H. de Balzac, *Etudes philosophiques*, *Gambara*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1970, p. 416.

⁴ E. BENVENISTE, *Problèmes...* p. 245.

Pour E. Benveniste, la structure narrative est donc formellement marquée et ne peut se développer qu'à propos de l'évocation du passé. C'est le caractère même du fait rapporté, à savoir la situation de l'état ou de l'action inscrits dans le passé, qui explique la présence des moyens mis en œuvre : seule une conception d'une réalité objective peut justifier l'élaboration d'une telle structure. Le passé est le lieu d'un acquis mental actualisé, dont l'existence ne peut être mise en doute. D'où l'élaboration d'un statut morpho-syntaxique spécifique qui, non seulement, rend compte de cette objectivité, mais dont, également, l'établissement est conditionné par la nature même du phénomène :

« Il s'agit de la présentation des faits survenus à un certain moment du temps, sans aucune intervention du locuteur dans le récit. Pour qu'ils puissent être enregistrés comme s'étant produits, ces faits doivent appartenir au passé. »⁵

Ainsi, pour E. Benveniste, l'opposition discours/récit correspond-elle à une rigoureuse dichotomie qui engage les personnes – *je/tu* appartenant au discours, *il* au récit – et l'emploi des formes verbales – toutes les formes du paradigme verbal, hormis l'aoriste, pour le discours ; imparfait, plus-que-parfait, futur II et, surtout, aoriste pour le récit.

En fait, cette théorie saisit le phénomène dans ses situations les plus radicales et les plus extrêmes : la troisième personne et le passé défini sont bien, par excellence, les marques de la narration, en particulier, de l'effacement de l'auteur et du développement autonome de la succession des faits ; mais l'expérience nous montre que de telles caractéristiques ne sont pas absentes du discours.

E. Benveniste convient d'ailleurs que *il* peut apparaître en structure de discours :

« Le discours emploie librement toutes les formes personnelles du verbe, aussi bien *je/tu* que *il*. »⁶ Dans ce cas, nous avons affaire à deux fonctionnements différents : *il ou elle*, par anaphore, plus rarement par cataphore, trouvent leur référent dans le contexte, alors

⁵ *Ibid.*, p. 239.

⁶ *Ibid.*, p. 242.

que *je/tu* sont des nominaux qui renvoient aux composantes élémentaires du système énonciatif. Cette opposition n'exclut pas, au demeurant, l'existence d'un cas-limite : dans un mouvement phrastique très expressif, *il* ou *elle* peuvent renvoyer aux conditions de l'énonciation : c'est le cas des exclamations du type « qu'il est beau ! », « qu'elle est belle ! ».

Si *il*, strictement narratif, autonome, généralement anaphorique est, par excellence, la personne du récit, *je*, dans le récit autobiographique au passé, par exemple, bénéficie de ce statut ; il est opportun de rappeler que *je* peut être un autre. C'est sans doute une gageure stylistique, tant le retour à un système d'échange se révèle contraignant, mais *tu*, également, peut être engagé en structure de récit.

Du point de vue temporel, le passé défini ou simple peut apparaître dans le discours. Il exprime alors une plongée ponctuelle, limitée, dans un passé révolu. Dans la préface de son édition de la *Vita Aedwardi regis* d'Osbert de Clare, Marc Bloch, qui développe, en l'occurrence, une structure de discours avec son lecteur, écrit :

« En 1138, un moine de Westminster, le prieur Osbert de Clare écrivit une Vie de saint Édouard le Confesseur. Cet ouvrage est demeuré longtemps inédit et presque inconnu, je le publie ici pour la première fois. »⁷

Comme le montre la règle dite des vingt-quatre heures qui a régi, dans notre langue, aux XVI^e et XVII^e siècles, l'emploi du passé défini par rapport à celui du passé composé, le passé défini devait apparaître en structure de discours pour exprimer un état ou une action qui s'étaient produits au-delà de la limite des vingt-quatre heures ; si ces faits s'étaient produits en deçà de cette limite, le locuteur devait recourir au passé composé. C'est une règle que respectent, la plupart du temps, les dramaturges de l'époque classique. Non pas qu'elle soit règle, mais parce que le passé défini se réfère naturellement à un fait ancien, coupé du présent, alors que le passé composé, accompli du présent, exprime un fait récent, qui reste en contact avec ce niveau temporel. Toutefois ces

⁷ M. BLOCH, introduction à l'édition de *La vie de saint Edouard le Confesseur* par Osbert de Clare, in *Analecta Bollandiana*, 1923, p. 5.

écrivains n'hésiteront pas, pour rendre compte d'un fait verbal s'inscrivant en deçà de la limite des vingt-quatre heures, à employer le passé défini, dès l'instant où ils veulent montrer son caractère révolu et inopérant :

« Viens baiser cette joue, et reconnais la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface. »⁸

Ces subtilités du discours de la tragédie et de la comédie classiques, que H. R. Saunders⁹ a mises en lumière, montrent bien que l'occurrence de l'aoriste n'est pas une caractéristique exclusive du récit.

Puisque ni l'emploi de ce temps verbal, pourtant distancié, ni le pronom personnel de troisième personne ne sont spécifiquement caractéristiques de l'énoncé narratif. Il convient de rechercher et de poser d'autres critères.

Si nous définissons le discours comme une structure linguistique de participation dans laquelle se trouve chronologiquement inclus le locuteur, le récit s'impose comme une structure de distanciation à la fois spatiale et temporelle. Ce qui, en discours, est *ici-maintenant* devient, en récit, *là-un jour* ou *alors* ; *aujourd'hui* devient *le jour même* ; *hier*, la *veille* ; *demain*, le *lendemain* ; la *semaine prochaine*, la *semaine suivante* ; la *semaine dernière*, la *semaine précédente* ; *il y a trois jours*, *trois jours avant* ou *plus tôt* ; *dans trois jours*, *trois jours après* ou *plus tard*... *Vingt ans après* est la programmation d'un projet narratif. De telles marques caractérisent sans ambiguïté l'expression d'une séquence de discours ou de récit :

« Le lendemain – car il ne vivait que de lendemains en lendemains, il n'y avait, pour ainsi dire, plus d'aujourd'hui pour lui, – le lendemain, il ne trouva personne au Luxembourg. »¹⁰

Ce passage des *Misérables* montre bien la nature de la structure de récit : cet éloignement qu'exprime la synergie de

⁸ Corneille, *Le Cid*, Acte III, sc. 6.

⁹ H. R. SAUNDERS, « Il fut un temps. Le passé défini au théâtre classique », Paris, *Le français moderne*, 1966, pp. 24-38.

¹⁰ Victor HUGO, *Les Misérables*, III, VI, IX, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1964, p. 732.

la troisième personne et du passé défini, ainsi que l'insertion de l'indice *le lendemain*. Mais, au niveau du personnage, au niveau de l'établissement de la perspective qui s'ouvre à lui, par l'émission d'une séquence entre tirets, le romancier opère une focalisation intensive sur sa personne ; et ce n'est pas *demain* qui apparaît comme correspondant logique de *le lendemain*, mais le repère, d'ailleurs nié, d'*aujourd'hui*.

Ce n'est pas ici une négligence de l'auteur, bien au contraire. Victor Hugo montre d'abord un personnage emporté par le déroulement d'une temporalité distanciée. *Le lendemain* se prête, en fait, sur la chaîne linguistique, à l'expression de tous les écarts prospectifs d'un jour, dès l'instant où l'on sélectionne un point de repère chronologique. Cette marque a un caractère relatif. Cette instabilité caractérise tous les marqueurs spatio-temporels du récit – *alors, là, la veille, trois jours plus tard...* Le mouvement de la pure narration rend ces repères variables et, même, interchangeables selon le point d'observation retenu. Le narrateur et le narrataire les conçoivent comme fluctuants. Le renvoi d'un lendemain à un autre lendemain suggère pertinemment la précarité d'une situation. Voulant, en revanche, restituer au personnage une situation existentielle stable et bien définie, positionnement qui lui est d'ailleurs refusé, l'auteur recourt à l'emploi d'*aujourd'hui* qui organise de façon plus nette que *demain* la situation temporelle d'un individu. En effet, mentalement, à la différence de *alors* qui ne marque qu'une ponctualité linguistique, *aujourd'hui* fixe une étendue de référence que vit le sujet avec, de part et d'autre de cette étendue, deux visées adjacentes : *hier*, pour le passé ; *demain*, pour le futur.

Ce sont deux perspectives d'essence différentes qui sont ouvertes. A une perspective de temporalité linguistique, celle que fournit la chaîne narrative, s'oppose une perspective mentale qui pose le sujet comme principe organisateur de l'expression du temps.

Si des signes diacritiques spatio-temporels viennent explicitement rendre compte de ces deux niveaux de l'énonciation, il faut convenir qu'ils ne sont pas toujours insérés. Comment alors reconnaître une séquence narrative d'une séquence discursive puisque, comme nous l'avons vu, ni

l'emploi de la troisième personne, ni l'emploi de l'aoriste ne permettent par ailleurs de les définir à coup sûr ?

Le texte de Balzac, cité par E. Benveniste, nous permet de retenir un autre critère. C'est la succession des passés définis qui crée, en l'occurrence, le récit : temporellement, tout passé défini suit un passé défini et en appelle un autre. Le passé d'un passé défini ainsi que son futur est un passé défini. Cette relation de succession peut aussi former une relation de cause à effet, non marquée.

L'expression du temps, dans ces conditions, n'est pas inhérente au verbe mais au développement de la chaîne linguistique. C'est donc en s'appuyant sur la temporalité linguistique, en la respectant le plus fidèlement possible, par la succession de formes verbales de même signe, que se construit une structure narrative. Si, de tous les temps du verbe français, c'est le passé défini qui se prête le mieux à cet emploi – morphologiquement, il n'a comme passé et comme futur que lui-même –, nous pouvons conjecturer que toutes les autres formes du verbe, en accumulations homogènes, parviennent à un résultat identique.

Dans *La Modification*, M. Butor ouvre une structure dominante de discours à sens unique *je/vous*, substitut de *tu*, sur des séquences narratives au futur : dans le passage considéré, l'anaphore qui les introduit, *mardi prochain*, appartient encore au discours ; mais, pour le reste, c'est le récit :

« Mardi prochain, lorsque harassé par votre voyage en troisième classe vous aurez ouvert avec votre clé la porte de l'appartement, quinze place du Panthéon, vous trouverez Henriette en train de coudre à vous attendre, qui vous demandera comment s'est passé ce séjour, et vous lui répondrez : 'comme tous les autres'.

C'est alors qu'il vous faudra prendre garde de ne pas vous trahir car elle vous observera terriblement et, sans doute, il est vain d'espérer qu'elle puisse croire cette phrase-là. »¹¹

E. Benveniste a justement remarqué que Meursault, l'Étranger de Camus, ne peut parler de son passé qu'au passé

¹¹ Michel BUTOR, *La Modification*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1957, p. 160.

composé – indice de son inculture et de son inaptitude à détacher, à la première personne du singulier, son passé du présent. Toutefois, l'emploi de ce temps ne l'empêche pas de s'en servir pour mener des structures narratives :

« Lorsqu'un jour, le gardien m'a dit que j'étais là depuis cinq mois, je l'ai cru, mais je ne l'ai pas compris. Pour moi, c'était sans cesse le même jour qui déferlait dans ma cellule et la même tâche que je poursuivais. Ce jour-là, après le départ du gardien, je me suis regardé dans ma gamelle de fer. Il m'a semblé que mon image restait sérieuse, alors même que j'essayais de lui sourire. Je l'ai agitée devant moi. J'ai souri et elle a gardé le même air sévère et triste. »¹²

Enfin, le présent de l'indicatif peut servir à conduire des récits imaginaires ou historiques :

« De Gaulle attend. La voiture vient de s'immobiliser dans la cour du ministère de la guerre, rue Saint-Dominique. C'est la fin de la matinée du 6 juin 1940. Le chauffeur en uniforme de tankiste – vareuse de cuir et casque à bourrelet –, se précipite, ouvre la porte arrière droite, salue.

Alors de Gaulle descend.

Il regarde la petite foule qui se presse dans la cour. Il y a des officiers et des civils, sans doute des membres du cabinet du président du Conseil, qui a choisi de s'installer au premier étage de l'hôtel de Brienne pour bien marquer qu'il est aussi ministre de la Défense nationale et qu'il dirige donc personnellement les armées.

Des photographes se précipitent. »¹³

Les théoriciens de l'école du nouveau roman ont prôné l'emploi de ce type de narration au présent, au nom de l'authenticité. Ainsi se trouve en effet supprimée la distance présent-passé qui caractérisait le récit romanesque ou historique traditionnel qui présentait, selon eux, une disposition artificielle et conformiste.

¹² Albert CAMUS, *L'Étranger*, in *Théâtre, récits, nouvelles*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1962, p. 1181.

¹³ Max GALLO, *De Gaulle, L'Appel du Destin*, Paris, Robert Laffont, 1998, p. 339.

Ce récit au présent doit beaucoup à l'invention du cinéma qui, vraisemblablement, lui a transmis sa situation d'observation, son rapport à l'objet et son rythme de progression. Nombre de récits, par exemple, de Marguerite Duras relèvent de cette esthétique – volontairement choisie :

« Ce soir, à Calcutta, l'ambassadrice Anne-Marie Stretter est près du buffet, elle sourit, elle est en noir, sa robe est à double fourreau de tulle noir, elle tend une coupe de champagne. Elle l'a tendue, elle regarde autour d'elle. »¹⁴

Apparemment, si l'approche de l'objet que ménage en l'occurrence le narrateur pour son lecteur peut être appréhendée comme un progrès, cette approche recèle une ambiguïté que ne présentent ni les récits au passé, ni ceux qui recourent au futur. Dans ces deux cas, l'évocation narrative est distanciée : temporalité du narrateur et du narrataire, d'une part, temporalité des événements rapportés, d'autre part, nettement séparées, ne sont pas susceptibles d'interférence. Où est le narrateur dans un récit au présent ? Sur quel point d'observation entraîne-t-il son lecteur ?

En fait, cette ambiguïté résulte d'une double compétence de l'expression verbale du présent.

Temporellement, il exprime la concomitance avec la situation chronologique de l'instance d'énonciation dont il asserte explicitement l'existence – ce caractère fondamental n'exclut pas, bien au contraire, pour des raisons stylistiques, son emploi dans le cadre du passé et du futur –, et, mentalement, il ouvre une zone d'intervention tripartite, passé, présent futur, dont il forme le principe médiant et organisateur. Ainsi reconduit-il la vision temporelle de tout locuteur.

Mais, simultanément, participant à une chaîne linguistique, il peut par ses successions en reproduire la temporalité spécifique.

Dans ce type de récit au présent, il y a nécessairement confusion de deux plans de l'énonciation, celui du narrateur, que le narrataire partage, et celui des événements rapportés.

¹⁴ Marguerite DURAS, *Le Vice-Consul*, Paris, Gallimard, 1966, p. 92.

La temporalité linguistique que définit la succession des formes de présent se heurte à la compétence organisatrice, plus précisément médiatrice, de cette forme même.

Pour revenir sur le passage du *Vice-Consul*, la première impression, globale, est que le narrateur et le lecteur sont des témoins et des participants invisibles de l'action qui se déroule, elle relève de leur présent ; ils s'y trouvent intégrés. Mais, simultanément, cette action, qui se développe de façon autonome, obéit à sa propre logique et les renvoie à une position extradiégétique. De ce point de vue, l'ambiguïté s'exprime particulièrement dans l'emploi de *ce soir*. Nous pouvons voir dans ce complément circonstanciel de temps un déictique de mise en scène qui engage indifféremment narrateur, narrataire et personnages, ou un anaphorique narratif, équivalent de *ce soir-là*, qui reprend les conditions de ce moment du récit, énoncées à la fin du chapitre précédent :

« Une fenêtre s'est éclairée sur le boulevard du Gange, celle du vice-consul.

Chacun qui passe à cette heure-là de la soirée peut voir, il a mis son smoking, il marche d'une pièce à l'autre sous les ventilateurs qui tournent. L'expression de son visage, à cette distance qui sépare le boulevard de la résidence, on la trouverait paisible.

Il sort. Le voici qui se dirige à travers des jardins vers les salons illuminés de l'ambassade de France. »¹⁵

Quoi qu'il en soit, le récit au présent, au même titre que le récit au passé ou au futur, par la succession de formes verbales de même signe, contribue à créer une dimension autarcique et, à l'indicatif, objective du déroulement des faits rapportés. De ce fait, la conduite de la narration, une fois que sera posée la clé qui la situe dans le temps, aura une allure nécessairement monochromatique – les interventions des personnages au style direct, les dialogues, les superpositions de récits ou de points de vue contribueront à la rompre pour lui apporter pittoresque et diversité.

Cette mise en place n'a rien de surprenant dès l'instant où l'on saisit et admet que le développement de la chaîne linguistique, dans sa matérialité même, est une représentation,

¹⁵ *Ibid.*, pp. 90-1.

élémentaire certes mais adéquate, de l'expérience de l'espace et du temps. La voix narrative exploite ce phénomène : c'est en ménageant le temps linguistique par rapport au temps mental et marqué qu'elle arrive à ce résultat.

Le langage, dans cette perspective, s'impose comme la confrontation de deux principes de fonctionnement qui le constituent, principes que nous pouvons qualifier de vivants, quoique leur vie ne soit pas de même nature. A la personne du locuteur-narrateur qui pense l'expression de la réalité selon les catégories du temps et de l'espace vécus, qui peut la soumettre aux différents niveaux de la modalisation, répond le passage du courant linguistique, qui n'obéit qu'à une élémentaire variation, binaire, d'ouverture ou de fermeture de l'image verbale.

L'exercice de la parole relève d'un compromis permanent entre ces deux niveaux.

S'il y a bien, en français, un discours absolu – je/tu, présent – qui s'oppose à un récit absolu – il, passé simple –, nombre de nuances peuvent se développer entre ces deux états. C'est vraisemblablement cette diversité, ce chatoiement, qui a rebuté les chercheurs d'établir une théorie linguistique du phénomène. Et pourtant, dès l'instant où nous posons comme deux réalités objectives la présence du locuteur-narrateur et l'existence conjointe d'une chaîne linguistique qui fournit la représentation la plus authentique du déroulement des événements, il n'est pas exclu qu'une telle dichotomie ait pu structurer de façon binaire le paradigme verbal, au même titre que l'opposition ouvert/clos qui conditionne l'établissement de la dualité aspectuelle primaire.

Une syntaxe de l'énonciation, basée sur la situation et les compétences du sujet parlant, est doctrinalement forte. Non seulement parce qu'elle est justifiée par l'expérience, mais aussi parce que le fonctionnement des systèmes verbaux modernes indo-européens s'explique par leur soumission, leur subdivision au présent. Toutefois, quand E. Benveniste privilégie l'histoire par rapport au discours :

« Ces deux systèmes manifestent deux plans d'énonciation différents, que nous distinguerons comme celui de l'histoire et celui du discours »,

il effectue un renversement du schéma qui, loin d'être fortuit ou gratuit, s'impose comme riche de sens : face aux évidentes ressources structurantes de la prise de parole, il rappelle les compétences de l'énoncé.

Spécialiste des langues indo-européennes anciennes, E. Benveniste a eu l'occasion de constater que l'aoriste, comme le montre la grammaire homérique, n'était pas spécialement, à l'origine, un temps du passé ; mais un temps narratif des faits distanciés, s'enchaînant de façon autonome par rapport au locuteur-narrateur.

Avant de concentrer sur lui, dès l'époque du grec classique, la fonction de l'expression de la réalité narrative au passé, comme le fait ou l'a fait notre passé défini, qui est en voie d'extinction, l'aoriste s'était développé comme une manifestation spécifique de la temporalité linguistique. De ce fait, par son essence même, nous pouvons conjecturer qu'il fonctionnait, quel que soit le temps de l'événement considéré, comme le lieu privilégié de la voix narrative.